

Chantal Belfort
Psychanalyste

« Du sexe à s'ê(x)tre ! »

Août 2014

- De s'ê(x)tre par la nomination..... p. 3

- Un enfant, ça ne s'ê(x)tre pas..... p. 9

- L'énigme à être..... p. 12

- Du signifiant corps à l'être..... p. 15

- Plurivocité du sujet en psychanalyse..... p. 20

DE S'Ê(X)TRE PAR LA NOMINATION

Nommer un objet le rend existant pour soi-même dans le temps donné de sa nomination ; mais ne le point nommer signifierait-il qu'il n'existe pas ou plus ? Il semble pourtant bien qu'il existe encore pour un autre. Ainsi cet objet inanimé (stylo, bouteille...), reste-t-il bien existant en lui-même et pour d'autres qui le nomment, le nommeront, l'utiliseront de leur côté. Nommer cet objet par un mot commun pour tous permet de structurer un code langagier pour autoriser l'échange, la communication dans une langue compréhensible pour le plus grand nombre. Ainsi donc, il existe un langage commun, quelque soit la langue utilisée, pour nommer les objets et, par suite, les êtres. Prenons un aphasique, par exemple. Qu'il soit atteint sur l'aire de Broca ou celle de Vernicke, le résultat est, d'une manière ou d'une autre, la perte de sa capacité à communiquer avec les autres, dont la perte de capacité à nommer l'objet selon la langue commune au grand nombre : il va nommer «bureau», par exemple, le stylo, se croyant bien nommer l'objet par le mot de vocabulaire qui lui est habituellement attribué. Nommer par un mot commun pour tous permet d'établir des échanges, de recevoir et d'entendre, de donner et de répondre, tout ce qui permet de parler de quelque chose ou de quelqu'un d'une part, et, d'autre part, ouvre à la capacité de la pensée projective dans le sens où il n'est plus besoin de voir l'objet ou la personne pour en parler.

Pour ce qu'il en est du questionnement de la question, interrogeons-nous sur les termes nomination, dé-nomination, non nomination, ce questionnement nous faisant cheminer sur des pistes à envisager et nous permettant certaines hypothèses.

Ainsi, la nomination fait-elle seule exister un objet ou un individu ? Dé-nommer fait-il cesser d'exister, d'être, ou bien fait-il exister autrement ? Tel l'enfant pour qui la castration symbolique n'est pas nommée dans sa symbolique et le laisserait donc exister, mais non comme sujet sujetifié, mais comme un objet qui reste l'objet phallique de sa mère ? Des réflexions faites aux enfants voire à des adultes, de type «tu es nul, stupide», «tu es celui, celle qui n'arrivera jamais à rien, un(e) bon(ne) à rien»..., sont des formes de dé-nomination de la personne. Relèvent-elles seulement du déni de qui est réellement de la personne «je suis untel(le) !» ? Ou bien pouvons-nous y voir des paroles qui visent (consciemment ou inconsciemment) à rendre l'autre forclos. Telle, par exemple, la forclusion du père : celui-ci dé-nommé dans sa fonction phallique par une mère de type « gorgone matronique », dévoreuse cannibale de son enfant/objet/substitut de phallus. Par là elle se

dé-nomme elle-même du nom de femme qu'elle serait sensée s'être en retour avec l'acceptation de la métaphore du Nom-du-Père qui la fait être castrée dans cette nécessité d'avoir à se re-connaître femme, sa femme ?

La non-nomination relèverait-elle de l'oubli, du déni ou bien ferait-elle trou du manque ou de la jouissance ? Ou encore relève-t-elle de ces deux champs à la fois ?

La nomination commence avec la naissance de l'être nouveau par un nom propre, et un prénom qui font inscription à l'Etat Civil en Mairie en temps qu'individu reconnu de l'espèce humaine.. Traditionnellement le nom propre est celui du père ; il attribue une filiation, fait entrer l'être nouveau dans une ascendance et annonce une possible descendance qui perpétuerait la lignée. Le prénom précise son individuation et commence, par cette nomination, à annoncer la plupart du temps une différenciation en fille ou garçon. Sauf dans les exceptions où un ou les parent(s) souhaitaient un enfant de l'autre sexe que ce qu'il est, le nommant ainsi du prénom de l'indifférenciation, ni féminin, ni masculin.

Avant sa naissance, l'enfant (non encore garçon ou fille) est nommé dans le désir de la mère et du père. Il existe dans l'Imaginaire et le Symbolique, mais non encore dans le Réel, dans la réalité. Il est nommé le bébé, le fœtus d'une indifférenciation, fortement amplifiée par ceux qui ne veulent pas connaître le sexe de l'enfant avant sa naissance (alors qu'aujourd'hui il est aisé de le savoir). Parlé par les futurs parents, cet enfant n'est issu que de l'Imaginaire et du Symbolique. Il reste à la merci, -assujetti pourrions-nous dire et ceci avant même d'être né-, du désir de ses parents et fondamentalement de l'Autre qui déjà en Imaginaire se l'approprie comme substitut de phallus. D'autant plus assujetti que ces futurs parents sont restés eux-mêmes assujettis aux désirs de leurs propres parents. Dès lors que le prénom est neutre (Michel, Dominique, Frédérique, Pascal(e)...), il est fait choix d'une non-nomination du sexe de l'enfant. Il semble s'agir d'un déni autour du sexe de l'enfant qui reste, du moins dans le désir des parents, du père et/ou de la mère, incertain. «C'est une fille, nous voulions un garçon». «C'est un garçon, je voulais une fille». Je le nomme donc du prénom du déni, de l'incertitude, du trou peut-être même de ma propre jouissance. Il est ainsi donc fait charge pour cet enfant d'avoir dans le futur à chercher à s'identifier lui-même ou le plus souvent de se voir rester dans le déni de lui-même, d'autant plus qu'il n'aura su s'acheminer, par la cure analytique, vers la construction renforcée de la structuration différenciée d'un être sujetisé, sujet de l'inconscient.

Nous pourrions nous demander si, cet individu qui vient de naître, nommé ou pas dans la langue des mots par son père et/ou par sa mère mais en tous cas inscrit de ses deux noms à l'Etat Civil, peut par

ces deux noms seuls se qualifier d'être. Autrement dit, lorsque «J'ai été nommé(e) d'un(e) tel(le)...», cela me suffit-il pour me qualifier d'être ou cela n'est qu'un étayage qui pourrait m'amener à être, à m'être ? Autrement dit, peut-on se satisfaire d'un nom propre et d'un prénom pour s'être ? Ou bien encore, nous pouvons supposer que la castration fait fondamentalement acte de nomination à s'être, partant d'un état d'objet pour s'acheminer, à travers la structuration psychique, vers sujet de l'inconscient. Si elle n'a pas été symboliquement posée au moment de l'Oedipe où l'infans est sensé quitter la loi oedipienne de la mère par l'apposition de la métaphore de Nom-du-Père, elle pourrait sur-venir symboliquement de l'individu. En tant qu'analysant il s'advient sujet de l'inconscient au détour de son expérience analytique à s'être en reconnaissance de lui-même tout en se nommant de cela, voire du parlêtre à la fin de son analyse. Plus que de s'advenir en parlêtre, il s'agirait d'ailleurs de se nommer du parlêtre. Or, la castration doit passer par la nomination pour s'exister. Elle ne s'existe que du symbolique par le père qui promulgue la loi, mais aussi par la nomination de ce dernier par une mère qui reconnaît en lui l'homme qui détient le phallus, détenteur de la loi. Elle s'autorise par là-même de revêtir son habit de femme, non en attribution d'un substitut de phallus, mais en pas-toute. Une mère qui résiste à ce processus favorisant de la structuration psychique de l'enfant risque de créer forclusion du Nom-du-Père et d'entraîner son enfant/objet phallique vers une psychose ou une forte tendance à la psychose tandis qu'elle-même restera éloignée de la femme qu'elle est sensée s'être, enfermée dans son désir désirant et celui de sa propre mère.

De ce qui est de la dé-nomination, nous pourrions lui attribuer le dé-ni dans le sens ou dé-nommer quelque chose ou quelqu'un reviendrait à dé-nier ce qu'il en est de lui. Nous pourrions parler d'une nomination en déplacement, ce qui nous fait penser à la phobie qui signe un déplacement, tel chez le petit Hans la phobie du cheval qui vient en place de ce qui n'a pu être nommé : la jouissance lors de l'onanisme premier. Ce phobique est dé-nommé de son prénom pour se nommer ou être nommé de sa phobie. Il se dé-nomme lorsqu'il se présente du nom de sa maladie. Il se nomme autre que celle, celui qu'il est. Il n'est plus un être qui s'être, mais un autre à type d'objet, ce qui le fait régresser à la période où il n'existait qu'en objet phallique de sa mère.

La non-nomination de son enfant à travers son prénom mène à l'oubli, volontaire ou non, au désintéressement ou au dé-ni de qui il est. Cela revient à une dé-nomination. Il s'agit du dé-ni de son être, tout autant que de vouloir le dé-nier de sa filiation. Telle la clinique nous parle de ce père qui refuse de nommer son aîné «mon fils». Il dé-nie à la fois la filiation, prolongement de sa lignée, mais il se dé-nie par là-même en tant que père. Il crée un déni double : ne pouvant se nommer père, il ne peut nommer un descendant et son fils. La plupart du temps, il n'est que le prolongement de ce

que fit son propre «père». Le père symbolique est en absence et ne peut poser la loi de la castration de manière à transmettre un fils à sa filiation. Celle, celui qui fût nommé d'un prénom est dénommé, dé-nié ou en advient à se dé-nommer, se dé-nier lui-même : je suis nulle, je suis incapable, je suis bon à rien, je suis... autre que celle, celui que je suis !». Le sujet se dé-nomme en se nommant autre que celui, celle qu'il est. Ainsi nous voguons sur les vagues de ce qui relève du déni. Nier sa filiation, difficulté à nommer fils, fille pour celui, celle qui n'a pas lui-même été nommé par son propre père, ou sa mère ; déni/rejet à la naissance par un déni de grossesse (je ne suis pas enceinte, je n'ai pas accouché, je n'ai pas d'enfant...) ou par non désir ou reconnaissance de l'enfant survenu, pour certaines mères. Nous sommes là dans le champ probable d'une déjà forclusion de l'autre, d'un champ qui laisse envisager une décompensation vers la psychose.

De la non-nomination déclinons une nouvelle problématique qui questionne : Est-ce que seule la nomination peut donner existence ? Voyageons ainsi tout au long de l'échelle du temps, traversant les différents stades de la structuration psychique de l'enfant sur laquelle nous pouvons dé-couvrir, déchiffrer, décoder néanmoins par la symbolisation, l'inconscient, le désir, la jouissance, le phallus, mais aussi le refoulement et même le transfert dès lors que l'on aborde avec l'expérience psychanalytique ce qui a fait silence de parole dans l'enfance.

Il en est ainsi au stade oral du désir de l'enfant pour sa mère et du désir désirant de celle-ci pour son enfant/phallus. Le désir existe au même titre que le phallus en-avoir ou en-être, mais ils sont non-nommés voire refoulés puisque dans la séance analytique ils ne pourront s'extruder que sous forme de signifiants qui, s'échappant de l'inconscient échapperont à l'analysant qui ne s'entend pas dire ce qu'il dit le temps de son expérience analytique en libre association. L'enfant n'est pas nommé «objet» directement, quoiqu'il puisse recevoir des terminologies qui s'y apparentent : mon petit bouchon, ma puce, ma crotte... Ce dernier terme relève déjà du stade anal qui ferait fixation pour la mère. L'enfant décide de s'affirmer en se nommant du NON qui fait nomination de la différenciation en devenir et qui le ferait déjà s'être autre qu'objet phallique de sa mère jusqu'à son appropriation du Je au stade du miroir qui ouvre à la différenciation sexuelle finale du moment de l'Oedipe. Le stade anal, dans ce qu'il s'agit de donner ou pas cette partie de soi que sont les fécès ressemble fort à un quelque chose qui fait trou de la jouissance ou pour la jouissance ! Tandis que le stade du miroir, d'un Je qui se nomme en place du On habituellement utilisé pour se qualifier, ce Je vient faire affirmation à être d'un *Je suis* annonceur du *je suis* à venir nommé par celui qui en a terminé avec son expérience analytique, advenu du parlêtre.

Ainsi donc, l'Autre ne nomme pas le désir désirant, pourtant il existe de façon incontournable comme nous le confirme l'expérience analytique. L'enfant n'est pas nommé substitut de phallus,

mais il l'est bien tout autant qu'objet puisqu'il peinera longtemps avant de pouvoir se nommer sujet, sujet de l'inconscient et parlêtre. L'inconscient, les pulsions existent sans pour autant être nommés. Il y a de ce qui existe mais qui ne peut être nommé, sinon lors de l'expérience analytique, par des chaînes de signifiants en signature, là aussi à décoder par l'Analyste qui pourra alors en faire la nomination : le désir, la jouissance, le phallus, la fonction phallique, le manque, le refoulement, le trou, le trou du manque, la métaphore du Nom-du-Père... Pourrait-on dire que seul existe ce qui est dit de manière manifeste ? Ce qui est latent n'existerait pas tant qu'il n'est pas nommé ? Et nous sommes bien là dans le champ de l'expérience analytique où l'Analyste fait acte de nomination par l'interprétation, en place du Père symbolique qui se fit absent dans l'enfance, d'une nomination qui n'est pas entendue par l'analysant lui-même, ignorant des signifiants qu'il extrude et dans son dit et dans son dire. Le champ de l'expérience analytique serait l'espace qui permettrait de nommer ce qui existe mais n'a jamais franchi jusque là le voile du symbolique, ce qui est de l'invisible parce que fût inacceptable en son temps pour celui qui se cherche. Et cette nomination d'un existant jamais parlé peut se faire à travers l'accueil par l'Analyste des signifiants (lapsus, rêves, actes manqués...). Autrement dit, le lapsus, par exemple, ne peut prendre existence dans le réel que du fait d'être nommé par l'Analyste pour finalement être entendu et nommé par l'analysant lui-même, alors capable de faire le passage de l'imaginaire au réel par le symbolique, l'amenant ainsi à franchir le pont qui le mène d'analysant à Analyste. La non nomination symbolique de la castration entérine l'idée, voire le fait, de perpétuer l'illusion, l'hallucination de la période orale à rester le phallus de la mère.

En ce sens, nous pourrions valider l'hypothèse que ce qui n'est pas nommé en inconscient existe forcément, d'autant plus que ce qui s'en échappe et nous en échappe contrôle toute notre vie psychique. Mais pour que l'adulte se gagne à lui-même en s'être et parlêtre, il doit y avoir nomination qui fixe dans la parole sous la forme de l'interprétation la loi de castration menée par l'Analyste en place d'un père qui fût absent ou carrent.

Nous pourrions alors écrire :

Nomination = parole -----> Langage

$\underline{f(N)} \text{ ---S--> } \underline{f(L)}$ où I = imaginaire R = réel S = signifiant N = nomination L = langage
 I R

la barre serait ce qui fait passage de ce qui est en-dessous vers ce qui est au-dessus.

Se nommer «je suis untel, prénom, Nom» signerait dans un commencement que je me reconnais dans qui je suis en conscient. Le parlêtre se reconnaîtrait davantage dans ce qu'il a réussi à s'être en inconscient, forcément grâce à l'outil qui reste nécessaire et qu'est l'expérience analytique. Plus encore, si la castration se doit d'être symbolisé par la métaphore du Nom-du-Père, la carence de symbolisation semble bien pouvoir trouver une possibilité de substitut pour l'adulte qui peut se l'entendre symbolisée par l'Analyste dans sa fonction particulière que lui accorde le transfert lié à la situation.

UN ENFANT, CA NE S'Ê(X)TRE PAS,

SEXUALITÉ DE L'INFANS

«Lorsque l'enfant paraît...

... innocent et joyeux...

... corps où rien n'est immonde, âme où rien n'est impur !»

(Extrait des «Feuilles d'automne»)

offre Victor Hugo à la sagacité de notre oreille poétique. Mais, au-delà de cette description idyllique de l'enfant qui paraît, qu'en est-il de ce que peut entendre notre oreille de psychanalyste lorsqu'elle se tend en ce discours manifeste ? Avec cette terminologie d'«*enfant*», de qui parlons-nous ou bien plutôt de *quoi* est-il justement en question, de quoi parlons-nous ?

En ce qui concerne la première phrase, la définition du thésaurus nous donne du terme *enfant* : un être humain, mais sans différenciation de sexe dans les premières années de sa vie jusque avant l'adolescence (qui coïncide avec les années collège). La nomination par ce terme d'enfant fait donc cet être humain ne se vêtir d'aucune sexualité qui serait celle d'un genre masculin ou féminin (ou encore d'un trans-genre). Pourtant, selon le sexe anatomique, il pourrait être qualifié de cette spécificité de sexe par l'anatomie dès la naissance (aujourd'hui dès l'échographie avant la naissance) en attendant une structuration psychique qui évolue l'*a*-menant à s'être en sujets différencié au moment de l'Oedipe, donc à s'ê(x)tre. De cette définition, nous pourrions énoncer que le sexe du nommé enfant serait la neutralité, une sorte de non-sens tout autant que de non-sexe qui pourrait nous mener au «*Il n'y a pas de rapport sexuel*» de J. Lacan. Or, nommer le sexe de l'enfant de cette neutralité ne peut servir qu'à conserver l'illusion que pérennise la mère lorsqu'elle le nomme son enfant. Le nommant ainsi, elle ne fait que le qualifier voire l'instituer d'un seul sexe, le sien qui est celui du manque. Ainsi donc, par cette simple appellation, pour porter dans le langage son enfant (ou son bébé), elle perpétue l'état indifférencié de son petit garçon ou de sa petite fille et elle fait signature par là-même forcément de son désir désirant, de son propre manque. Le petit être, lui, enfant non encore psychiquement sexué, se voit dénié de son état de Sujet en devenir, car il se doit, pour répondre à l'appel de sa mère qui est d'avoir du plaisir grâce à lui, d'endosser un état, non d'être, mais bien d'objet à faire fonction phallique pour la mère. Cette nomination «mon enfant»,

émane le plus souvent de la mère, et s'entend perpétuer ainsi jusque tard dans la vie de son enfant devenu adulte. Cela fait la mère forcément s'arroger dans le fantasme une parcelle d'illusion de complétude, lorsque, castrée grâce à la métaphore du Nom-du-Père permettant le petit être de s'extraire de l'indifférenciation, celui-ci fera rupture d'avec elle pour entrer par le champ du langage. Cette ouverture au langage de l'enfant ne peut évidemment pas se produire hors du langage. En effet le Père se parle de la castration de la mère, lui arrachant l'enfant du sein et de sa loi pré-oedipienne.

Au même titre que nombre de paroles données par le grand nombre autour d'une naissance aujourd'hui, nous pouvons lire dans ce poème de Victor Hugo, la volonté de voir un enfant auréolé, déjà à peine paru, d'un vocable lourd pour lui qui n'est pas encore noué à la répétition de la demande et donc de la jouissance (1) : : innocent (2), joyeux, au-delà de l'immonde du corps et hors de l'impur de l'âme. Le voilà donc, avant même de naître, porteur du désir de sa mère, de son père, et nommé dans le langage, antérieur et postérieur à sa parution, de ces mots en représentation projective de ceux-ci. Voilà cet enfant désormais en charge de toutes ces représentations autour du désir que chacun veut bien lui accorder et qui n'ont guère réalité que de lui attribuer ce dont la mère, le père sont en manque. Déjà ils souhaitent le voir détenteur de ce qu'ils auraient voulu pour eux et le prédispose à obtenir en place d'eux-même. Ainsi donc, il arrive enfin, tel un sauveur sensé être ou apporter tout ce qui permettrait de combler ce qui ne peut se nommer de sexe dans le langage : le sexe unique, celui du manque. C'est donc le manque, qui fait trou dans le Réel, et va être transmis à l'enfant par sa propre mère qui va ainsi lui faire transmission de son savoir autour de sa propre fonction phallique. Lui, l'innocent, qui ne peut nuire, d'autant qu'il est confisqué de la parole et du langage pour un long temps encore, ne peut que s'acoquiner avec la fonction phallique pour plaire à sa mère, lui faire plaisir et recevoir longtemps son désir désirant. Ainsi donc, un enfant, ça ne peut s'ê(x)tre, car forcément il ne peut même pas se prévaloir ni d'un sexe ni d'être de la nomination de sujet puisqu'il reste objet de substitution phallique de sa mère ne possédant pas la langue, la langue, pour le dire. Il est en droit, voire en devoir de se contenter d'être mis en parole, faute de s'être Sujet, recevant comme noms ceux d'une mère avide de son objet phallique : mon enfant, ton enfant, notre enfant, l'enfant que nous avons... , en quelque sorte : mon essai-de-complétude-à-mon-sexe-manque. Dès lors l'existence de la métaphore du Nom-du-Père, la mère castrée cherche, par le prolongement dans le temps de cette nomination, de prolonger l'illusion d'une certaine complétude, d'un souvenir tout du moins de celui qui fit fonction phallique pour elle, elle qui ne peut en réalité que se définir d'exister comme femme pas-toute. Un père qui nommerait

son fils, sa fille, mon enfant, ne cherche-t-il pas (en inconscient bien sûr) à s'absentifier, se déresponsabiliser de la métaphore du Nom-du-Père ? En effet, dans le sens où, dans notre société moderne par exemple, dès lors qu'il préfère «jouer à être le copain» plutôt que de s'être en porteur de la loi de castration de la mère, il se déresponsabilise de l'acte de loi qui permettrait de faire évoluer le petit garçon ou la petite fille hors de la loi pré-oedipienne, ouvrant le passage vers le champ du langage, structurant du champ psychique. Rappelons ce que J. Lacan nous scande : *L'inconscient est structuré comme un langage*. Ce père qui ne s'existe que d'une fonction donnée par la naissance de son fils, sa fille, n'est-il pas en ce sens -ou plutôt en ce non-sens- dans l'expression, par cette absence de loi symbolique synonyme de l'interdit de l'inceste, à se jouer sur le fil de la forclusion du Nom-du-Père le fauteur qui risque de mener son fils, sa fille sur les berges de la psychose, à y basculer ou pas.

De cet enfant qui n'a de cesse finalement de ne pas exister au masculin ou au féminin, mais seulement du sexe du manque, finissons avec ces derniers mots chantés par Victor Hugo : l'innocent se fait synonyme aussi de simplet, crédule, mais encore de pur, tandis que l'immonde (3) l'en est de l'impur (4). Cet enfant se voit déguisé du merveilleux, pour mieux être masqué, dénié, de son possible devenir à s'être un sujet à part entière de sa différenciation construite le menant à distance de la fonction phallique. Dans le champ de la psychanalyse, nous ne pouvons que constater que ces représentations autour de ce petit être dit merveilleux permet de mieux cerner encore ce qu'il en est du désir et de la jouissance, du manque et de la névrose de parents qui ne savent pas faire la reconnaissance d'un être nouveau qui ne soit pas eux-mêmes.

Cette sorte d'enfant, si tout est employé pour se tromper (en inconscient) et pour le conserver en l'état, sera un objet de consommation phallique. Plus il y aura d'enfants nés, et plus il sera possible de consommer jusqu'à n'en plus pouvoir ou jusqu'à ... plus-de-jouir.

(1) Pas avant la toute première fois qui scelle à jamais son destin au désir et à la jouissance, et par conséquence au manque.

(2) Innocent : Vient du latin *innocens* «qui ne fait pas de mal, inoffensif ; qui ne nuit pas, irréprochable, vertueux ; qui n'est pas coupable».

Peut donner : in- o-cent, de *cent* du latin classique *centum* attesté au sens de «un grand nombre». Et ce grand nombre in (en l'in-fans) pourrait attester soit d'un manque d'unité en sensé s'être sujet en différenciation, à l'Oedipe, par le fusionnel qui existe alors avec sa mère, ; soit d'un grand nombre qui serait en cet enfant qu'il serait possible de voir comme l'expression du chaos que l'inconscient s'extrude en signifiants à travers la sexualité infantile autour du *ça*, fondamentalement lors de la cure analytique.

(3) immonde = impur (corps/âme) Du latin *sale, impur*. Synonyme : obscène, innommable.

(4) Impur = immonde, honteux, immoral, impudique. Etymologie : souillé, pollué (XIIIe s.). Du latin *impurus* «qui n'est pas pur, corrompu » (au propre et au figuré).

L'ENIGME A ÊTRE

Que l'inconscient existe dans le champ de la psychanalyse pourrait presque se lire du pléonasmе. Qu'il soit de l'indicible et de l'inaccessible est une vérité qui fait mensonge dès lors que l'on parle de l'expérience analytique devenue alors l'espace d'une lecture possible de cet indicible, dans sa rencontre qu'elle impose par les signifiants produits et donnés -sans volonté consciente aucune de l'un ou de l'autre-, à la sagacité, l'ouïe et la lecture interprétative de l'Analyste. A le penser, nous ne le faisons pas pour autant parler, confinant le sujet dans la confiscation des formations de son inconscient en cause du refoulement. Et ce, même si d'une théorie de l'inconscient nous pouvons en savoir et qu'alors, y penser ferait forcément rencontre avec les mots. Ces mots parlés font discours jusqu'au discours analytique et même au discours de l'analysant qui, non de le penser, de le réfléchir, de le préparer, se doit de le livrer en libre association, mais d'une liberté toute relative puisqu'il cherche toujours à contrôler tout ce qu'il dit, même si au fond il ne sait pas ce qu'il dit, ni ne s'entend le dire... de l'absence. Juste tentative pour échapper à l'Autre, d'une réalité qui fait trou au langage et ne se nomme que du Réel ! Sujet de l'inconscient, savoir de l'inconscient ! Ce qu'il en est de l'incongru, de l'imprévu ne fait pas semblant et s'avère s'inscrire davantage du Réel que du sujet ou du savoir, d'un Réel qui se doit d'être démasqué lors de l'expérience analytique, mettant forcément en exergue l'inconscient et sa vérité, celle du Réel qui fait port«aïe» (portail) du manque chez l'analysant. Dans le champ de l'expérience analytique, nous ne sommes que dans cela le «parler», le langage. La relation Analyste/analysant est fondamentalement une relation de langage. L'analysant à en dire de ce qu'il ne connaît pas, de tous ces dits qui font semblant, même si son discours fait corps de parole avec lui-même et son inconscient. Il en dit d'ailleurs aussi de son être-ailleurs (1), quand l'individu en séance voudrait souvent ne pas y être, au point parfois d'embrasser cet être-ailleurs et de quitter son Analyste. Il passe du semblant du dit au semblant de sujet, celui resté divisé de son incomplétude et signe par cette rupture, qui prend nom coupure, -«castrure» (2)-, un sujet qui continue à faire adéquation avec son en mal de castration, à jouir encore et encore. Non dans l'objectif d'anthropomorphisme, jouons la métaphore et disons que l'inconscient parle. Mais qu'a-t-il à nous dire du sujet si ce n'est de le constituer en être parlant qui pourra justement en dire ? Mais il nous en dit aussi de son implication à résister d'en dire du refoulé, en tous cas d'une volonté consciente. Cela même en appelle à la libre association qui, dans la séance analytique, du «tout dire» fait résonance pour l'analysant avec le «tout pour l'Autre», véritable acteur qui fait l'Analyste se devenir non être par un apprentissage au désêtre aux fins de servir ainsi de lieu de la cause signifiante du sujet, l'objet a. L'Analyste est un être parlant, mais qui peut se prévaloir aussi du nom

de parlêtre du fait de son immersion passée dans sa propre analyse qui l'en a dé-nommé ainsi. Il peut aussi se dire être pensant, quand il acte le penser dans un questionnement sur ce qui relève des théories et conceptualisations, dans le champ psychanalytique ou d'autres encore telles la philosophie, la linguistique, la sémantique. Il est à même de manier l'art de la réflexion dans la mouvance de l'intemporel, de l'impermanence de toute chose et surtout de l'indicible, tel le Chef d'orchestre le fait de sa baguette avec laquelle il crée une structure musicale nouvelle à chacune de ses utilisations. L'analysant, être singuliersingulier, voudrait bien souvent faire acte de penser dans l'espace de sa séance analytique et seulement cela. Parfois d'ailleurs, c'est dans ce lieu du silence de la parole qu'il s'abîme et s'isole pour s'exclure autant que possible de la libre association qui n'est rien moins que libre puisqu'il s'agit de fait d'une règle fondamentale première. Elle fait nomination d'un commandement, d'une nomination de la loi, et ramène dès les débuts, aux affres de ces débuts : la castration. Elle fait nomination d'un commandement qui mène forcément, à son énonciation, à la révélation dès le commencement de l'analyse, de ce qui en sera sa résolution sur la fin de l'analyse : l'acceptation de la métaphore du Nom-du-Père, apportant solution au sujet divisé, \$, par l'application par le Père de la loi oedipienne. Un discours dit libre est donc demandé, commandé au sujet : «dites tout...». Le langage y fait masque de la vérité. D'une part de ne se dire qu'à moitié, d'autre part car, partant d'une injonction ou d'un commandement, nous avons un énoncé qui semblerait bien dire l'inverse tel un «Soyez libre». Cette dernière injonction n'a pourtant aucune relation avec ce qui peut être libre et rien moins en tous cas que dans la libre association où la seule autonomie qui règne en maître est celle du signifiant qui, n'est pas de la fonction de signification (3), mais de celle de représenter le sujet et de le déterminer. Dans la séance, la réalité veut qu'il ne peut y avoir de libre pensée ou de libre parole. Il ne peut y avoir qu'un sujet qui, dans son discours du dit et/ou du dire ne peut, de toute façon, ne pas échapper aux concaténations signifiantes, ni au réel qui fait rapport à la vérité. De plus, nous avons un sujet assujetti aux lois du langage qui lui échappent aussi puisqu'elles sont celles de l'inconscient présentifié par l'inévitable relation transférentielle de l'espace analytique.

La libre association -ou association libre- tendrait à faire penser qu'il y aurait une part de hasard, ne serait-ce que celui du langage. Or, l'inconscient a sa propre détermination qui se retrouve dans le discours de l'analysant forcément orienté de par le cadre de la séance. Assujetti à l'Autre, l'analysant se trouve par cette injonction comme tel, de nouveau ou un peu plus encore. Assujetti à l'Autre/Analyste, et aux lois du langage, il ne peut que produire des chaînes de signifiants, au-delà de sa volonté consciente qui le ferait penser choisir ce qu'il dit lorsqu'il prépare tout de son discours à offrir à l'Analyste/Autre. Son discours ne fait en réalité que trou du langage et nous renvoie à sa

division de sujet qui fait discours de vérité, car il s'agit d'un discours orienté qui n'existe qu'en vue de recevoir l'interprétation de l'Analyste.

L'analysant se raconte d'un discours qu'il ne s'entend pas dire. Il parle à l'Analyste, croit-il, mais ses mots de parole ne s'adressent qu'à l'Autre et ainsi donc à lui-même. Il dit et se fait dire autre chose que ce qu'il croit ou pense vouloir dire, car il ne sait pas ce qu'il dit en réalité. Il est celui qui est dans un état de ne rien en savoir de l'expérience analytique et de ce qui s'y joue. Il est dans l'ignorance de son désir, de sa jouissance, du manque... même s'il n'est mené et dirigé que par cela. Tout ceci ne peut que lui échapper même s'il finit par se livrer, corps et désir, à cette libre association, au-delà de ses réticences et résistances et, inéluctablement, à travers les silences, les lacunes du discours, les lapsus, les coq-à-l'âne... et font les chaînes de signifiants se dévoiler, malgré lui. Grâce à la libre association, dans ce qui s'accomplit de la soumission à cette règle, se trace le chemin analytique qui ne peut que mener l'analysant à la castration.

-
- (1) L'être-ailleurs est à entendre comme l'être que serait le sujet s'il n'était pas divisé, et spécifiquement dans l'espace de la séance analytique. Son incomplétude d'alors l'empêche d'être de l'être dans ce lieu.
 - (2) C'est la castration au nom de la loi oedipienne appliquée par le Père qui apporte solution à l'analysant et marque la fin de son analyse. Il en est autre, sinon même retour à l'Autre que de créer une coupure par l'analysant lui-même qui ne signe que ses résistances à l'instauration de la métaphore du Nom-du-Père. En ce sens, j'utilise ce terme castrure pour notifier une escroquerie à la castration.
 - (3) La signification a pour seul rapport au signifiant que celui de faire barre.

DU SIGNIFIANT CORPS A L'ÊTRE

Quand l'anatomie claire et divine de Narcisse
se penche sur le miroir obscur du lac,

quand son torse blanc plié en avant
se fige, glacé,
dans la courbe argentée et hypnotique de son désir,
quand le temps passe
sur l'horloge des fleurs du sable de sa propre chair,

Narcisse s'anéantit dans le vertige cosmique
au plus profond duquel chante
la sirène froide et dionysiaque de sa propre image.
Le corps de Narcisse se vide et se perd
dans l'abîme de son reflet,
comme le sablier que l'on ne retournera pas.

Narcisse, tu perds ton corps,
emporté et confondu par le reflet millénaire de ta disparition,
ton corps frappé de mort
descend vers le précipice des topazes aux épaves jaunes de l'amour,
ton corps blanc, englouti,
suit la pente du torrent féroce minéral
des pierreries noires aux parfums âcres,
ton corps...
jusqu'aux embouchures mates de la nuit
au bord desquelles
étincelle déjà
toute l'argenterie rouge
des aubes aux veines brisées dans "les débarcadères du sang ».

Narcisse,
comprends-tu ?
La symétrie, hypnose divine de la géométrie de l'esprit, comble déjà ta tête de ce
sommeil inguérissable, végétal, atavique et lent
qui dessèche la cervelle
dans la substance parcheminée
du noyau de ta proche métamorphose.

La semence de ta tête vient de tomber dans l'eau.
L'homme retourne au végétal
et les dieux
par le sommeil lourd de la fatigue
par l'hypnose transparente de leurs passions.
Narcisse, tu es si immobile
que l'on croirait que tu dors.

S'il s'agissait d'Hercule rugueux et brun,
on dirait : il dort comme un tronc
dans la posture
d'un chêne herculéen.
Mais toi, Narcisse,
formé de timides éclosions parfumées d'adolescence transparente,
tu dors comme une fleur d'eau.
Voilà que le grand mystère approche,
que la grande métamorphose va avoir lieu.

Narcisse, dans son immobilité, absorbé par son reflet avec la lenteur digestive des
plantes carnivores, devient invisible.

Il ne reste de lui
que l'ovale hallucinant de blancheur de sa tête,
sa tête de nouveau plus tendre,
sa tête, chrysalide d'arrière-pensées biologiques,
sa tête soutenue au bout des doigts de l'eau,
au bout des doigts,
de la main insensée,
de la main terrible,
de la main coprophagique,
de la main mortelle
de son propre reflet.
Quand cette tête se fendra
Quand cette tête se craquellera,
Quand cette tête éclatera,
ce sera la fleur,
le nouveau Narcisse,
Gala – mon narciss

Salvador Dali (1904-1989)

La peinture de Salvador Dali « La Métamorphose de Narcisse », 1937 peut nous donner à penser, dans notre champ psychanalytique, au stade du miroir, central dans la formation du Je selon Jacques Lacan. Avec un avant et un après ce stade, nous trouvons toutes périodes qui contribuent à la structuration psychique du sujet. Ce poème, lui, mène à flirter avec le mystère de Narcisse, sans pour autant nous renvoyer précisément au narcissisme primaire de Freud, mais qui pourtant parle bien de métamorphose, donc de passage d'un point de l'évolution psychique à un autre. Nous voilà ainsi à nous confronter à l'image du corps et, par là même, au corps lui-même et forcément au sujet (de l'inconscient) et à l'être.

Le corps, cet élément qui fait parure à l'être, à l'esprit, ne s'existe que du corps du langage et c'est ce qui fait dire que la parole prend corps dans le corps, tandis que le désir ne s'existe que du corps,

par l'intermédiaire de la parole, et n'est que le désir de l'autre et/ou de l'Autre. Le miroir mène à la conscience de l'image du corps avec son renforcement dans la parole, permettant d'exprimer une identification avec ce qu'il en est de l'unité, en tous cas de ce qui s'approche du un en opposition à la morcellisation. Ainsi donc, le corps est celui d'un être parlant ce qui fait de lui un corps d'un être de désir et de jouissance. Ceci ne s'articulant que de l'Autre, lieu de l'inconscient, lieu de déploiement de la parole, lieu donc où la parole fonde la vérité, donnant le corps vivant, dans ses dimensions de Réel, Imaginaire et Symbolique, comme totalement noué à l'Autre, et ce, autour de l'objet *a*.

Dans le passé de notre histoire, nous pouvions dire que le corps était tel un parchemin qui donnait, par les scarifications apparentes et indélébiles, des indications claniques par les inscriptions gravées sur la peau et qui résultaient des initiations tribales, telles chamaniques ou animistes. Elles avaient pour sens ce qui relevait de l'utilité, de la facilitation à la reconnaissance des uns ou des autres selon leurs appartenances tribales, leurs rangs sociaux, leurs états maritaux... Nous pouvons dire que le sens était connu et, la marque, visible et indélébile, permettait justement de faciliter les relations, reconnue par le grand nombre, sinon par tous.

Aujourd'hui, le corps-parure, corps identification pour l'autre, ne se suffit plus à lui-même, il s'agit donc par divers moyens qui percent et trouent (1) la peau (2) (anneaux de piercing, tatouages), avec un mimétisme forgé sur l'ignorance et l'oubli des traditions, de s'afficher au regard de l'autre d'une parure parfois rendue exubérante et qui ne donne aucune indication d'ordre pratique, fonctionnelle. La plupart du temps, il s'agit d'une réponse, chez l'adolescent, face à ses difficultés en rapport avec l'appropriation de son corps, de cet autre corps de la puberté qui fait effraction, étrangeté, voire exil et qui est intraduisible dans la langue de l'Autre. Par le piercing, le tatouage, mais aussi dans l'anorexie mentale, le sujet a inventé sa propre réponse pour éprouver son inconsistance et lui donner ce qui ferait substitut au manque. Il s'agit d'une complétude paradoxalement rendue illusoire puisqu'elle n'est faite, pour le piercing et le tatouage que de coupures, pâles processus en substitut de la castration, d'autant que l'un et l'autre sont marqués du silence, de la non-parole. Or, la castration en appelle à la métaphore du Nom-du-Père qui ne peut forcément s'asseoir que d'une parole faisant office d'une loi salvatrice de l'assujettissement du sujet à la fonction phallique.

Parler corps c'est entrer dans le champ libidinal avec les pulsions et son érotisme donné par les zones érogènes. Parler tatouage, c'est revenir au libidinal. Mais peut-on dire que le tatouage fait identification du sujet ? Le tatouage est une atteinte, une coupure de la peau qui laisse des traces définitives. Mais, paradoxe, cette temporalité définitive reste stable sur un corps qui évolue et subit les outrages du temps. Il survit un temps à l'intemporalité qui mène à la mort du corps. Mais

pourtant, avec le temps il ne survivra pas à la mort de ce corps. Contrairement aux scarifications, incisions ou retraits de peau (skin-peeling) qui déterminent des entailles linéaires et des bourrelets cicatriciels définitifs, le tatouage autorise des effets graphiques complexes unissant des courbes, des ombres, des couleurs en à-plat, en nappe, en superposition, qui s'allient à la musculature pour créer l'illusion du mouvement, aux fins d'augmenter encore l'idée du fantasme, de représentations. Devant la dextérité et la finesse des dessins faits par l'auteur, nous pourrions parler parfois de véritables oeuvres d'art d'un investissement de l'auteur qui ne peut manquer de le ramener à lui-même à travers son oeuvre.

Certains tatouages recouvrent l'entièreté de la peau et ils donneraient à montrer au dehors ce qui ferait profondément manque au dedans par l'exposition au regard de l'autre de l'incomplétude du sujet. Il figure néanmoins une limite sûre et à visée apaisante puisqu'elle cerne le corps comme par une surimpression symbolique et érotique de la peau et lui donne un plus de consistance corporelle. Le corps devient ainsi le signifiant d'une mise en acte à la place d'une mise en parole, d'une mise en scène privée que, paradoxalement, le sujet livre au regard des autres. Le tatouage en tant que parure présente donc une fonction érotique. De plus, en s'inscrivant à la surface du corps, sur la peau, il le comble de sa parure. Il semblerait qu'il ait donc aussi fonction de donner un attrait phallique à un bout de corps qu'il érotise par le fait même qu'il se donne à voir, qu'il s'expose au regard. Le tatouage constitue une source de jouissance de l'oeil sur la peau comme enveloppe corporelle reflétée dans le miroir ou l'oeil de l'autre, particulièrement autour de ses découpes comme la bouche, le nombril et de ses condensations, tels les grains de beauté, taches, qui, de faire substitut érogène, ramène à un corps du fantasme. En dénaturant la fonctionnalité de chaque zone tatouée, le fantasme du corps tatoué va se colleter avec le morceau de peau qui le supporte et auquel est assignée une place fixe et déterminée. Nous pouvons porter la question au questionnement en nous demandant s'il y aurait une possibilité que traverser les limbes fantasmatiques par le tatouage puisse permettre un effet de substitution de la castration, dans le sens où elle aurait fait défaut et le sujet chercherait ainsi une réponse à la gestion de son impuissance, mais sans avoir conscience de cela ?

Que dire de la relation tatoueur/tatoué, d'autant plus prégnante que le temps passé est long, que le tatouage est vaste et donc que les pénétrations par aiguille du corps sont multiples ? Sous les rafales de ces piqûres se construit un lien qui n'est pas sans rappeler la période sadi-anale, le tatoueur et le tatoué ayant chacun sa place, l'Autre prenant une tierce place. Nous pourrions parler d'un acte sexuel, mais non celui du corps. Le tatoueur est en position du père qui possède la loi de castration et qui, en place de la parole, fait acte de coupures à répétition qui bruissent, faisant interruption du

silence, et finissant par créer ainsi un resserrement au niveau de la peau, avec la reconstruction d'une unité corporelle présentant plus de cohérence dans l'apparence. Dans la mesure où l'application du tatouage est douloureuse, il semble bien que dans la démarche de se faire tatouer, au-delà du plus-de-jouir, nous pourrions voir un «se faire objet» du tatoueur dans un transfert qui le mettrait en place de la mère, assujetti à elle par la fonction phallique. Paradoxalement, la peau piquée piège la relation d'objet, l'ancre d'une manière indélébile au corps du sujet, d'autant plus que la métaphore du Nom-du-Père fait défaillance.

Dans le même temps, nous pourrions dire que le tatouage a une fonction contenantante qui servirait à maintenir «quelque chose» à distance, à le rendre inoffensif, telle, par exemple, l'ambivalence non gérée d'un trop plein d'amour, trop plein de haine, distance demandée à cette mère qui ne s'invite pas de l'Autre mais du désir désirant.

Avec Lacan, nous pouvons avancer que le tatouage est une marque réelle inscrite consciemment sur le corps dans un entrecroisement surchargé qui s'articule entre Réel, Symbolique et Imaginaire. Avant même sa pose, par la dimension érotique de l'acte lui-même et sa convocation au regard de l'Autre sur le corps, le tatouage se source dans le registre de l'Imaginaire. Mais l'articulation reste complexe dans le sens où elle met en oeuvre le réel de l'objet et les symboliques associées à cet art du g(r)avage de la peau. Peut-on dire que c'est l'objet *a* qui fait tenir l'image, la trace sur le corps et donc le désir ? En tant que reste, reste du croisement de l'amour et du corps, ce reste est essentiellement narcissique qui désigne l'Autre transitoirement comme reste et ne tient qu'à peine compte du désir, de ses causes, de son soutien et, à terme, de l'impossibilité d'en être satisfait. Tatouer serait réussir le prodige de produire artificiellement une trace marquant l'existence d'une autre, fondamentale, celle de l'amour ou encore pour Lacan de l'amur, celle de l'amour mûr. Ainsi, le tatoué ne ferait-il pas appel à la reconnaissance de l'autre, à l'amour de l'autre, mais plus certainement de l'Autre ?

(1) Ce qui n'est pas sans nous rappeler le corps érogène avec ses trous et donc avec ce qui y entre et ce qui en sort, que le piercing, voire le tatouage, ne ferait qu'essayer de renforcer, chez des sujets où il y aurait défaillance de structuration dans la sexualité infantile.

(2) Pour Didier Anzieu, «la peau est la limite extrême du Moi» et représente ainsi notre enveloppe, S. Freud étant l'un des précurseurs de la théorie des enveloppes. La peau sert d'interface entre l'intérieur et l'extérieur. In utero, le fœtus est protégé de l'extérieur par la paroi utérine, mais fantasmatiquement, sa mère et lui ne font qu'un. Si lors de la naissance l'enfant, mais davantage la mère, a l'impression de perdre une partie de lui/elle-même, il/elle récupérerait une partie de son «unité» grâce au contact peau à peau : tétée du sein, soins offerts...

DU SUJET ET/OU PLURIVOCITÉ DU SUJET EN PSYCHANALYSE

À se situer dans un en-général, nous pouvons considérer que ce qui fait nomination du terme de sujet serait de ce qui relève de l'individu empirique, celui qui se soumet à l'expérience. Mais dans le champ de la psychanalyse, il n'est pas en question l'individu, mais une instance qui, bien que se déduisant de cette même expérience, est une instance supposée au savoir inconscient, ou autrement dit, ayant l'inconscient comme savoir. Arriver à en savoir de l'inconscient, de cette connaissance très particulière, fait passerelle vers le sujet supposé savoir qu'est l'Analyste dans son rapport à l'inconscient. Et dès lors que nous parlons d'expérience analytique, et non forcément en place de l'analysant, c'est en dire d'un sujet autre qui, le temps de la cure ne sait rien de lui : il ne sait pas ce qu'il dit et n'entend même pas ce qu'il dit. Mais ce sujet de l'inconscient pourrait entériner une logique de plurivocité de sujet comme nous allons pouvoir en voir.

Le sujet dont il est question ici n'est pas le sujet du verbe, non plus que le «je» de la première personne du verbe conjugué qui est le je de l'énonciation. Le sujet n'est pas le moi freudien qui fait fonction de se déployer dans le registre de l'imaginaire et dont Lacan nous parle avec le stade du miroir. Le sujet dont il est question en psychanalyse est le sujet de l'inconscient, nommé par ailleurs sujet de la science si l'on s'en réfère à Lacan qui en dit des relations avec l'Autre, l'autre, le moi dans les champs de l'imaginaire et du symbolique avec son schéma L.

Partons de ses origines. Le terme de sujet issu du latin *subjectum* nous parle de celui qui est soumis, assujetti. Lorsque nous abordons son origine grecque (1), surgit une signification autre qui fait sens de ce qui est couché, ce qui est par-dessous, sous-jacent, ce qui gît au fond. Déjà Aristote introduit, définit et développe (2) ce qu'il appelle le sujet «le manifesté positivement désigné dans un énoncé affirmatif». Ainsi s'annonce le fait que le sujet suppose toujours un acte de parole.

L'homme est donc un être qui parle, être de la parole à en devenir un parlêtre dans le champ psychanalytique. Il est du langage et a fait acheminement au structuralisme linguistique qui donne l'inconscient d'être structuré comme un langage. L'être parlant, de n'être donné à être représenté que par le signifiant (3), ne peut ainsi donc n'indiquer que son effacement d'individu pour le désigner, et, selon un paradoxe ontologique, il est non tel un être, mais profondément tel un manque-à-être. En cela, il serait possible de dire que tout être pris dans le langage, faisant donc exercice de la parole, serait un sujet à partir du *υποκείμενο*.

Nous pourrions questionner le comment il est possible d'articuler inconscient et sujet au point d'en venir à sujet de l'inconscient ? Lacan nous dit que «l'inconscient n'est pas subliminal (...) il

représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque de sujet» (4). Il n'y aurait donc pas de lien flagrant entre les signifiants de la chaîne parlée et qui véhicule l'effet sujet. C'est par l'absence prise en compte que l'on arrive à la considération de l'inconscient comme suite de solutions de continuité, de coupures, de ruptures, de bévues sur laquelle s'étaye la pratique analytique par son jeu de scansions, de coupures. Et c'est aussi ce qui fait la castration formalisée en termes de structure autour du langage.

Ainsi donc, nous pourrions nous contenter de réduire le sujet au sujet du signifiant, tandis que l'Autre (5) serait une synchronie de signifiants que l'on pourrait dire *asémantiques* quant au dit manifeste. Mais nous savons que l'inconscient n'est pas seulement un discours à déchiffrer dans une référence exclusive au signifiant dans la mesure où tout le réel du sujet n'est pas forcément entièrement symbolisable. Au-delà du discours, il y a donc ce qui noue les effets du réel de la jouissance, le corps et la structure de l'inconscient (6). La pratique analytique nous montre la jouissance qui accompagne le sujet de l'inconscient au-delà du dire et du dire entendu, dans ce qui fait silence, à savoir dans ce qu'il en est de l'absence et conduit au manque. N'est-il pas possible de dire que chaque sujet en vient à jouir de l'activité de chiffrage qui mène au dire latent qui sera à déchiffrer de nouveau par l'Analyste puis l'analysant ? D'ailleurs, c'est toute la question de la fin d'une analyse où les coupures, elles-mêmes *asémantiques*, permettent de désabonner le parlêtre de sa passion du signifiant, tout autant que de sa passion de la jouissance de laquelle il a fini par s'éprendre.

De fait, sous ce terme de sujet, nous retrouvons nombre de statuts qui vont s'avérer selon le positionnement et le regard qui y est apporté. D'un point de vue économique, le sujet est sujet de désir quelles que soient ses expériences familiales, historiques et culturelles qui ont participé à la structuration psychique de son être, mais faisant l'avènement du sujet de l'inconscient. Le sujet de désir est un effet du langage avec au centre la demande et la répétition qui font trou du manque, autour de l'objet *a*, objet du désir. « Le désir résulte pour le sujet de la nécessité de faire passer son besoin par les défilés du signifiant. (7) ». Sachant que le désir de l'homme est le désir de l'autre, c'est dire aussi que ce qui est du désir ne serait que d'une recherche, non de la satisfaction et de la répétition de celle-ci, mais de la reconnaissance. De plus, le fait d'être dans la relation au langage qui fait somme avec l'inconscient structuré comme un langage, donne le sujet comme divisé et soumis à l'aliénation, créant l'aporie de l'incomplétude. La pratique analytique nous en dit de la division qui existe entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Mais, la division se retrouve aussi dans l'entre-deux signifiants, de cette place qui fait coupure d'un signifiant à l'autre et d'une coupure qui ramène à l'absence, à la complétude du manque. Division entre l'être et le sens

tout autant qu'entre le manifeste offert par l'être alors que le dire latent nous accorde le sens, tout au moins une partie du sens. Enfin, division du sujet et de l'objet par le fait même que la demande en répétition ne fait que sous-tendre la perte de l'objet.

C'est ainsi que nous voyons que le terme de sujet est une notion complexe, voire plurivoque. Nous pourrions dire que si son sens reste invariant, sa référence est variable, ses référents sont multiples comme il a été donné d'en faire l'approche. Loin de devoir s'entendre comme le sujet des grammairiens ou des linguistes le sujet de l'inconscient de la psychanalyse relève d'une grande complexité, dont les références innombrables sont du même ordre que ceux de l'Autre, dans le champ psychanalytique.

Nous pourrions tout autant nous intéresser au sujet dans le champ philosophique qui nous parle de l'altérité, d'autrui, de l'être et du non-être, de substance. Ainsi, il serait d'en dire d'Aristote quand il présente la question du «sujet» (Métaphysique, livre Z) comme celle qui demande ce que nous voulons dire, pour n'importe quelle réalité, qu'elle «est». Autrement dit, que signifie le fait «d'être» dans le sens «être» pour quelque chose qui «est» et non pas être ceci ou cela ? ... Il en serait aussi de revenir au sujet cartésien du cogito et à la question «Qui suis-je ?». À côté de cette raison du cogito et de la science positiviste, l'expérience subjective devient articulable précisément, mais selon une autre logique. Nous pouvons porter ce questionnement qui demande ce qu'il y a au coeur de la réalité du sujet qui doit être exclue des préoccupations de la construction de la réalité objective pour qu'elle puisse être scientifique. Il y a tout simplement l'expérience subjective du désir, de l'angoisse, de la jouissance, du manque, indicateurs d'un réel non objectivable qui fait règne de l'inconscient qui domine la vie de l'être de manière subjective, mais très présente.

(1) Traduit syllabe par syllabe en français : hupokeimeno ou Υποκείμενο (en grec ancien).

(2) Aristote, La Physique, Flammarion, Paris, 2000.

(3) De la formule de Lacan : «un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant».

(4) Lacan J., " La méprise du sujet supposé savoir ", in Autres écrits.

(5) L'inconscient est le lieu de l'Autre. L'Autre est le lieu de déploiement de la parole, c'est «le lieu où la parole fonde la vérité et le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel en tant que pensable et en tant que le discours ne serait pas réduit à ne partir que du semblant» (XX, 103). «Le sujet existe dans l'Autre. L'Autre est le lieu de la mémoire appelé inconscient» (Du traitement possible de la psychose, J. Lacan, Ecrits).

(6) Lacan J., Le Séminaire, Livres XXII (à paraître), XXIII (op.cit.), " Joyce le symptôme ", Autres écrits.

(7) Lacan J., (1958). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in Écrits, p. 628.